

Sur la (non-)pertinence du millénaire

Johannes Fabian

Volume 24, numéro 1, 2000

Terrains d'avenir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015632ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015632ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fabian, J. (2000). Sur la (non-)pertinence du millénaire. *Anthropologie et Sociétés*, 24(1), 15–19. <https://doi.org/10.7202/015632ar>

SUR LA (NON-)PERTINENCE DU MILLÉNAIRE

Johannes Fabian



Après trente ans ou, si je compte mes années d'études, quarante ans dans ce métier, je continue d'apprendre. Quand le responsable d'une publication vous demande d'écrire un article sur un sujet que vous ne voulez pas aborder parce que vous n'y avez accordé aucune réflexion (et n'envisagez pas de le faire), dites carrément NON. Ne déclinez pas cet honneur avec un NON tiède. L'éditeur, particulièrement s'il est convaincant et tenace comme Serge Genest, vous combattrait sur votre propre terrain en vous expliquant que c'est précisément ce qu'il cherche : un texte expliquant pourquoi le thème suggéré — dans ce cas l'anthropologie et le millénaire — est justement un non-thème. Et voilà que je me trouve en train d'écrire sur ma discipline et le millénaire¹.

I

« L'anthropologie et le millénaire » est un non-thème parce que le millénaire est un non-événement dans une histoire profane. L'an 2000 constitue un repère dans l'histoire chrétienne du salut. Comme la majorité des travaux d'histoire de l'anthropologie présentent les choses, pour que naisse notre discipline, l'histoire du salut devait être dépassée, laissée derrière, à tout le moins mise de côté, par des schémas du progrès et de l'évolution profilés sur le temps de la nature. Le temps de la nature ne connaît ni haut, ni bas, ni moments importants ou sans importance. Il défile simplement. D'aucuns ont observé que nos prédécesseurs des Lumières n'allèrent jamais plus loin que de remplacer l'histoire du salut par un « mythe-histoire de la raison » (G. Gusdorf) qui, montrant le progrès ou l'évolution d'un moment de développement déterminant à un autre, demeure téléologique en diable, ou plutôt en toute béatitude. Pourtant, les scientifiques modernes se réclament de la nature et du temps de la nature. Lorsqu'ils sont surpris à adopter une position téléologique, on s'attend à ce qu'ils s'en repentent. (Incidentement, les penseurs postmodernes font naître le soupçon qu'ils ont retrouvé le chemin du salut et, dans une version plutôt égocentrique protestante, lorsqu'ils cherchent le confort de l'herméneutique déconstructiviste et prêchent la fin de l'histoire comme discours profane central.)

1. Cette note vise juste à indiquer qu'aucune autre information ou référence bibliographique ne sera produite. Cet ensemble de réflexions sans démonstration approfondie constitue ma revanche devant l'insistance du responsable de cette publication.

Même ceux qui n'ont aucun goût pour la rêverie sur les efforts apparemment peu fructueux de la science pour s'éloigner de la théologie doivent être au moins ouverts à une critique élémentaire : *ce* millénaire est sans signification pour la majorité des gens de ce monde. (Ironiquement, les inventeurs de la technologie informatique planétaire doivent maintenant craindre la revanche du Christ quand ils affrontent Armageddon et d'énormes dépenses, parce qu'ils ont omis d'inscrire le changement de date fatidique lorsqu'ils nous ont entraînés dans l'avenir prometteur d'une « communication » tous azimuts.) Les anthropologues devraient au moins être sensibles aux implications politiques des actions et des gestes de domination qui découlent de l'imposition du calendrier occidental (mais en réalité chrétien) au reste du monde. Ils devraient nous y faire penser à deux fois avant de participer aux célébrations.

II

J'ai proposé que le millénaire était un non-événement. Il serait cependant stupide de déclarer non-événements toutes les activités, les festivités, les rencontres scientifiques, incluant des entreprises comme le numéro thématique de cette revue (certains d'entre eux anticipés, il y a déjà un moment, par des anthropologues comme G. Marcus, avec son projet « fin de siècle ») qui annoncent l'an 2000. Néanmoins, lorsque j'ai échangé avec Serge Genest pour la première fois, je lui ai écrit que je n'avais personnellement aucun sens du millénaire. Si je ne suis pas le seul à réagir ainsi, comme je le suppose, d'autres anthropologues vont profiter de cette occasion pour renouveler les attitudes critiques face aux pratiques de recherche et aux façons de penser de notre discipline. S'il faut tenir compte d'une invitation à réfléchir de façon prospective sur notre discipline au prochain millénaire, même s'il s'agit d'un non-événement, cela ne peut se comprendre autrement qu'en évaluant le présent. À tout le moins, il ne faut pas faire en sorte que le plaisir de prophétiser ne devienne une excuse pour oublier le présent. Nous devrions nous rappeler que les prophètes parlent à haute voix, parlent plus fort ; ils peuvent proclamer, même avertir ou menacer, mais seulement quelques personnages ambigus parmi eux « prophétisent » vraiment.

III

Cela devrait nous rappeler que le millénaire (non l'actuel) a été un thème de recherche anthropologique sur les mouvements messianiques, prophétiques et charismatiques. Puisque j'ai travaillé dans ce domaine (plutôt en semant qu'en récoltant), on peut s'attendre à ce que je présente quelques réflexions particulières. Il y a peu de choses qu'on puisse dire avec une brièveté suffisante pour ne pas s'engager dans un traité du « millénarisme et nativisme » : titre d'un ouvrage publié en 1961 par W. E. Mühlmann, ethnologue allemand dont l'intelligence et l'érudition n'ont pas évité qu'il incite ses collègues des sciences sociales à reconnaître cet incroyable millénariste, Hitler, comme un leader charismatique. L'histoire devrait nous avoir enseigné la prudence devant les tentatives d'extraire le sens d'une date ou d'une période sans véritable signification et qui comprend fortuitement le chiffre mille.

L'histoire s'est poursuivie après le Reich hitlerien de Mille Ans, et Mühlmann, qui y avait survécu ainsi qu'à ses leaders, continua à effectuer des observations perspicaces sur le millénarisme. Me remémorant les décennies durant lesquelles la recherche anthropologique sur les « mouvements » était plus en vue que maintenant, j'en viens à une réflexion qui vaut d'être méditée dans le contexte actuel. Ce que nos enquêtes ont montré, c'est que les prophètes, les leaders charismatiques et leurs mouvements peuvent exister sans millénaire, mais que l'idée d'un millénaire (habituellement effrayant, parfois prometteur) a besoin de prophètes et de mouvements. Ce qui nous ramène au millénaire comme source de pouvoir.

Mais ici je me trouve dans une position précaire. Retournons au moment où je continuais à accepter l'apparent consensus de l'anthropologie selon lequel la culture était avant tout un « sens » partagé. J'ai alors écrit que l'anthropologue et le leader prophète/charismatique qu'il ou elle étudie se ressemblaient dans la mesure où chacun d'eux essaie de rendre intelligibles des situations confuses. Il ne m'était pas apparu alors que cet énoncé pourrait venir me hanter dès que le pouvoir, plutôt que le sens, deviendrait le centre de la réflexion théorique.

Tout cela pour dire que les anthropologues à qui on fait appel pour leurs compétences comme observateurs des mouvements millénaristes afin de traiter de la signification du millénaire, devraient manifester une certaine retenue devant ce qualificatif de spécialistes. Ils pourraient se retrouver (pensons à Mühlmann) impliqués dans une situation à laquelle ils ne peuvent, ou ne devraient, pas s'associer, au moins comme anthropologues.

Une autre réflexion me vient à l'esprit, bien que je ne puisse faire davantage que de la présenter comme un rappel. Un puissant courant en anthropologie moderne, inspiré par la théorie « structurale », pourrait s'avérer particulièrement vulnérable à une certaine conjecture millénariste. Précisément à cause de son caractère fortement arbitraire, le millénaire est, en tant que signe, un potentiel, voire un irrésistible, porteur de sens. C'est la matière des mythes qui nous pense, comme Lévi-Strauss l'a déjà énoncé dans une formule séduisante. Peut-être le font-ils ; autrement, pourquoi écrirais-je sur l'anthropologie et le millénaire ?

IV

Maintenant que j'ai précisé ma position sur le millénaire en tant que non-événement, il est peut-être temps de retirer l'artillerie lourde de la critique et de prendre un nouveau départ avec des questions comme celles-ci : n'est-il pas possible de réfléchir sur d'autres bases ? Se pourrait-il qu'un effort de questionnement collectif soit proposé parce que quelque chose se passe vraiment en anthropologie ? Le millénaire ne serait alors qu'une occasion d'analyser les changements que nous observons ou que nous souhaitons. Pour autant que je puisse juger de la « situation d'ensemble » de l'anthropologie, c'est qu'il n'y a pas de situation d'ensemble. À la vérité, certains courants qui se voient comme postmodernes (oubliant souvent les enjeux que l'anthropologie critique a identifiés depuis les années 1970), se sont tellement complu dans leur propre discours qu'ils se sont retrouvés dans une position intellectuelle statique. Il y a eu une brève période

durant laquelle plusieurs anthropologues, peut-être une majorité, ont senti le postmodernisme comme paralysant et ont réagi défensivement en prônant un retour à la « science habituelle », c'est-à-dire à un positivisme de base qui a semblé servir la discipline adéquatement durant son apogée, entre la Deuxième Guerre mondiale et la guerre du Viêt-nam.

S'accrocher au *statu quo* semblait préférable à l'immobilisation par le nominalisme postmoderne. Mais ces anthropologues n'ont pas réalisé que les éléments utiles de réflexion qu'avaient apportés le virage vers le langage, l'interprétation et la théorie littéraire n'étaient pas que des caprices ou une mode. Les réflexions étaient plutôt des tentatives d'expliquer les changements induits par la fin du colonialisme dans les pratiques de l'ethnographie, de la recherche et de l'écriture. Évidemment, cette prise de position devait être, et était, que ces orientations intellectuelles produisaient des ethnographies valides, riches en information et convaincantes dans leur argumentation. De telles ethnographies ont été publiées et d'autres sont à venir, si l'on en juge par la production impressionnante des thèses produites récemment. À cela doivent s'ajouter les travaux d'inspiration féministe, la (re)découverte de la culture matérielle, du corps et des sens, de même que les aspects plus « obscurs » du comportement humain — le mal, la violence, et la folie — qui, durant cette période plus « sociologique », furent ignorés ou tout simplement balayés sous le tapis du « comportement déviant ». Quelles conséquences tout cela aura-t-il sur notre concept-phare, la « culture », lorsque nous parviendrons à évaluer les effets de l'apparente dissolution de l'État-nation qui a fait de la culture, fondée sur l'identité, l'intégration, la stabilité, un concept hautement crédible ?

Toutes ces questions s'ajoutent à un programme qui nous tiendra occupés après l'an 2000. Il y a également fort à parier que la pratique de l'anthropologie à l'extérieur des milieux académiques va poursuivre sa croissance, non seulement en association avec les programmes d'aide et de développement, mais dans le contexte des problèmes rencontrés par les sociétés occidentales et celles de l'après rideau de fer : ethnicité, (im)migration massive, et la simple mobilité à l'échelle planétaire. D'autres champs de changements rapides — les médias visuels, Internet, la « culture populaire » locale et mondiale, mais aussi la technologie génétique et la menace de catastrophes écologiques — ont déjà leurs « spécialistes » en anthropologie, y compris ceux qui s'essaient à l'anthropologie comme science-fiction.

Cet examen rapide n'équivaut pas à la « prospective » attendue des responsables de ce numéro. Le recours à l'imagination et aux visionnaires n'est-il pas utile que dans la mesure où ils produisent des tableaux qui peuvent s'avérer inexacts mais doivent être clairs ? Étant donné le chaos politique et la paupérisation apparemment sans limite des régions du monde dans lesquelles la majorité des recherches anthropologiques ont été effectuées, tout ce que je peux envisager, c'est que notre discipline continue de faire valoir le métissage universel² : seul espoir, et heureuse perspective pour l'humanité.

2. N.d.T. — En français dans le texte.

V

Ce qui me ramène à une autre réflexion et à une autre question. Le millénaire a été, est encore, une immense fête. Quel problème y aurait-il à ce que l'anthropologie soit de la fête : un congé des mornes affaires courantes ? Aucun et plusieurs. Aucun, parce qu'en tant qu'ardent défenseur des approches performatives, je souhaite que le nouveau souffle de notre discipline nous conduise à travers le prochain millénaire en dansant (le type de danse dont Nietzsche a rêvé pour la science ; ou celui que Marx croyait que nous devions enseigner aux « relations pétrifiées » de ce monde). Plusieurs, parce que la majorité de ceux que nous avons rencontrés comme partenaires de danse (que nous avons pris l'habitude d'identifier comme objets d'étude, Autres, que nous avons considérés comme informateurs) avaient peu de chance d'être invités à la fête. Et pas encore d'ici mille ans, je le crains.

L'anthropologie est moins apparue en tant que science de la nature humaine que comme étude des dommages causés par une partie de l'humanité à une autre (et ainsi à toute l'humanité). Si cet objectif a été notre raison d'être³ au cours du dernier ou des deux derniers siècles, il est peu probable que nous le perdions au cours de ce millénaire.

Texte inédit en anglais traduit par Serge Genest

*Johannes Fabian
Department of Anthropology
University of Amsterdam
O.Z. Achterburgwal 185
1012 DK Amsterdam
Pays-Bas
Johfabian@t-online.de*

3. N.d.T. — En français dans le texte.